

SYLVAIN PRUDHOMME

**L'ENFANT
DANS LE TAXI**

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ENFANT DANS LE TAXI

DU MÊME AUTEUR

Dans L'Arbalète / Gallimard

LÀ, AVAIT DIT BAHİ, *roman*, 2012

LES GRANDS, *roman*, 2014

LÉGENDE, *roman*, 2016

L'AFFAIRE FURTIF, *roman*, 2018

PAR LES ROUTES, *roman*, 2019

LES ORAGES, *nouvelles*, 2021

Chez d'autres éditeurs

LES MATINÉES D'HERCULE, *roman*, Le serpent à plumes, 2007

AFRICAINNE QUEEN, Le tigre, 2010

TANGANYIKA PROJECT, *roman*, Léo Scheer, 2010

LA VIE DANS LES ARBRES, *suivi de* SUR LES BIDONVILLES, LES
CABANES ET LA CONSTRUCTION SAUVAGE, Le tigre, 2011

PHOTOMATONS, *poésie*, L'usage, 2021

Traductions

PANCHO VILLA de John Reed, Allia, 2009

DÉCOLONISER L'ESPRIT de Ngũgĩ wa Thiong'o, La fabrique, 2011

SYLVAIN PRUDHOMME

L'ENFANT
DANS LE TAXI



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE À TRENTE-NEUF EXEMPLAIRES SUR VERGÉ
DES PAPETERIES SCHLEIPEN NUMÉROTÉS DE
1 À 39 PLUS NEUF EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. IX

RÉFÉRENCE DE L'ÉPIGRAPHE

Les Éditions du Scorpion, 1949, rééd. Le Dilettante, 1993.

© 2023 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI^e

Mais les vrais souvenirs vivent par
en dessous. Ils s'obstinent.

Georges Hyvernaud,
La Peau et les Os, 1949

Ce matin-là elle aide son père à fendre le bois dans la cour. Il a neigé toute la nuit, le sol est blanc, maculé de boue aux endroits qu'ils piétinent. Depuis une heure elle lui présente l'une après l'autre les bûches, ramasse chaque fois le coin dans la neige pour le replacer à l'aplomb d'un nouveau rondin, le buste penché en avant, le bras raidi dans l'attente du coup de masse. Enfin la dernière bûche cède, le bois craque, les deux moitiés se séparent, retombent déchirées dans la neige, la pulpe éclate à la lumière. Le père remise la masse contre le mur et s'éloigne, le vacher l'attend du côté de l'étable, depuis deux jours il trouve du fourchet aux talons des bêtes.

Elle reste seule, finit d'empiler les bûches dans le silence seulement troublé par le bruit clair que fait le bois à chaque morceau qu'elle dépose au haut de la pile. Alentour les murs se taisent, la cheminée fume,

la ferme entière est couchée dans la neige comme une bête chaude.

Elle se demande où est le Français que sa famille loge depuis deux semaines. Elle se demande s'il a remarqué qu'elle est seule, s'il sait que la mère est partie depuis le matin à la ville, le père descendu à l'étable pour deux bonnes heures au moins. Que jusqu'au déjeuner au moins nul ne viendra.

Elle observe la maison, cherche à deviner où il est. Guette aux fenêtres un signe, le mouvement d'un volet, d'un rideau, d'une silhouette. Elle se demande s'il a prévu ce matin-là de descendre à la garnison ou de rester jusqu'au soir à la ferme comme il fait parfois, plongé dans ses livres, ne les délaissant que le temps d'une brève promenade, la même chaque fois, toujours à la même heure du début d'après-midi, le long du même sentier qui descend au lac, et toujours alors elle le regarde à regret s'éloigner, et le travail que font ses mains à cet instant lui semble vain, le linge qu'elle étend, les lapins qu'elle nourrit, ce qu'elle voudrait c'est marcher elle aussi vers le lac en contrebas, s'arrêter comme lui devant la vue, contempler avec lui ce lac qu'elle regarde depuis qu'elle est née, vaste comme une mer, fermé en face par les montagnes de la Suisse et de l'Autriche.

Et puis d'un coup elle le voit qui est là, qui la regarde, tout proche. Posté au carreau de la cuisine

depuis un moment peut-être. Elle sursaute. Elle sourit. Elle lui fait ce geste. Un signe de la main qui dit : viens. Un signe sans équivoque, avant même de l'avoir voulu, qui ne peut que vouloir dire ça. Et puis elle se retourne et marche vers la grange, à l'autre bout de la cour, atteint la lourde porte en bois, l'écarte juste ce qu'il faut, se coule dans l'obscurité. S'adosse à l'épais mur. Attend. Attend dans l'odeur forte de paille remisée, de suint, d'engrais, d'outils, de machines roulées dans le purin. Écoute son pouls battre. Son sang rebondir dans ses tempes.

Elle entend les pas qui craquent dans la neige, les pas du Français qui approche, qui dans dix secondes sera là, elle le devine qui traverse la cour enneigée, les mains dans ce manteau qu'elle a nettoyé pour lui sans parvenir à le rassouplir, comme si le gel et la boue l'avaient irréversiblement durci, ce manteau qu'il ne quitte jamais, avec lequel il a fait la guerre.

Elle entend les gonds qui grincent, regarde la porte se rouvrir imperceptiblement, la silhouette de l'homme se faufiler dans le trait de lumière, rester un peu sans rien voir d'abord dans l'obscurité, appeler d'une voix hésitante son prénom.

Elle se détache du mur, vient se placer devant lui, debout de toute sa hauteur dans l'ombre. Elle sourit. Elle est fière d'avoir osé. Elle écoute le Français murmurer son prénom, le prononcer maladroitement.

Elle rit qu'il parle si mal allemand, qu'il ne comprenne rien, jamais, depuis deux semaines qu'il vit avec les siens. Elle le regarde qui a froid, avec son nez humide, ses joues pâles, ses mains glacées. Son corps pas fait pour ça, pas taillé pour la guerre ni pour ce froid. Le contraire du corps des soldats qui ces derniers mois emplissaient d'un coup la ferme de leurs vociférations ivres, abattaient trois ou quatre poules, les dévoraient mi-cruës en la reluquant de loin, des mots gras plein la bouche, des ricanements lubriques jusqu'au fond des pupilles, repartaient aussi vite qu'ils pouvaient, avec leur terreur d'hommes en pleine décampade, leur brutalité de vivants dont la fin est proche et qui le savent, et qui désespérés de se savoir foutus envient tout ce qui autour d'eux va vivre, voudraient faire la peau à chaque être dont le cœur va continuer de battre, le blesser, l'abîmer, lui faire payer l'insolence de sa santé.

En six ans de guerre elle en a vu passer, des soldats. Des Allemands. Des Français. Des vainqueurs. Des vaincus. Des prisonniers. Des réquisitionnés affectés aux récoltes, aux labours. Des traîtres à leur pays pas gênés de se pavaner au milieu des massacreurs de leur peuple, décorations bien en vue, toute fierté ravalée, toute vergogne bue. Elle a vu repasser les vainqueurs d'hier en déroute, détalant hagards à présent, méconnaissables, décimés, féroces.

Mais ce Français-là est d'une espèce inconnue. Celui-là a le corps long et fin, le visage délicat, des manières de fille presque. Celui-là depuis deux semaines vit avec elle et ses parents sans un signe de brusquerie jamais, partage avec eux les repas, la traite avec douceur, l'a même fait danser l'autre soir sous les arbres au bord du lac, dans la musique de l'orchestre qui montait du kiosque, une fête qu'organisaient les Français pour marquer la fin de la guerre, le retour de la vie, si on pouvait appeler ça la vie, les Français n'avaient reculé devant aucune dépense et des lampions pendaient à toutes les branches des tilleuls et des saules au-dessus de l'eau, le bout de rive entier brillait dans la nuit, il y avait dans tout ce faste allumé au cœur de la ville exsangue une arrogance insupportable et pourtant la musique faisait du bien, l'alcool faisait du bien, chacun s'était peu à peu laissé aller. Le Français était venu l'inviter à danser et tous les regards s'étaient froncés en voyant qu'elle acceptait, qu'elle se levait et se mettait sans hésiter à valser dans ses bras, que tous les deux dansaient avec bonheur, étaient beaux, il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas dansé ainsi, entre les bras d'un homme qui lui plaisait, dansé sur la musique d'un orchestre qui jouait pour elle, avec dans les membres et dans tout le corps la chaleur de plusieurs verres de vin mousseux bus sans compter.

C'était il y a trois jours et le lendemain plusieurs amies ne s'étaient pas privées de lui dire en face ce qu'elles pensaient, dis donc tu ne vas pas te mettre à coucher avec un Français, tu ne vas pas te mettre à faire la putain, à nous causer honte, une autre amie au contraire lui avait dit aime, qu'attends-tu aime, elle l'avait prise entre quatre yeux et l'avait secouée comme un pommier, réveille-toi ma chérie tu as vu ce qu'est le monde autour, tu as vu dans quel état est la ville dans quelle misère nous sommes tous, tu ne vas pas laisser passer pareille occasion j'espère, elle lui avait répété aime et fous-toi royalement de ce que tu entendras, fous-toi de ce que penseront ces jalouses ces mégères ces envieuses qui rêveraient d'être à ta place, cet homme te plaît aime-le.

Maintenant elle embrasse le Français, se serre contre lui. Elle l'embrasse encore, goûte ses baisers pleins d'ardeur, fervents, bons, presque comiques d'ardeur, les baisers d'un amant qui aime ça, le plaisir, l'amour, faire l'amour, ces choses-là d'instinct se devinent. Elle sent ses bras qui l'enveloppent, ses mains qui passent sous le châle qu'elle a jeté sur ses épaules, la serrent, la plaquent contre lui, impatientes, attrapent déjà ses hanches, ses fesses, se glissent sous ses vêtements. Elle se détache un moment de lui, attrape sur une étagère une vieille couverture, la défait, l'étale dans la paille. Elle lui dit viens. *Komm,*

et ce mot-là au moins le Français le comprend, et tous les deux s'allongent, s'embrassent, se caressent, avidement se caressent, sont nus, se lovent pour se réchauffer comme ils peuvent. Ils sont jeunes et ça ne les empêche pas de savoir très bien quels gestes faire, quels mouvements imprimer à leurs corps pour se donner du plaisir et en prendre. Dans son souvenir tout va de soi, tout est simple, elle se rappelle que c'est ce qui la frappe : combien tout est facile, et chaud, et bon. Cela et la souplesse de leurs membres enlacés. La douceur de leurs peaux. L'humidité de leurs sexes. L'énergie de leurs muscles. Le plein de toute cette vie qui bat dans leurs veines et irrigue si fort leurs corps, exulte, ne demandait que ça depuis des mois, exulter.

*

Je ne sais pas si cette scène a eu lieu. C'est-à-dire : je ne sais pas si elle a eu lieu comme ça, dans ces circonstances. Je ne sais pas si la cour de cette ferme a jamais existé. Si cela s'est passé dans une grange, dans une chambre d'hôtel, dans les vestiaires d'un mess d'officiers. Je ne sais pas quel visage avait l'inconnue du lac de Constance. Je ne sais pas si elle était blonde ou brune, je ne sais rien, je n'ai même pas cela : un indice de couleur de cheveux, un détail

de silhouette, une façon de se tenir, un geste familier, un éclat de rire sonore ou léger, un grain de voix, une humeur enjouée, au contraire une gravité qui n'appartenait qu'à elle. Je n'ai pas de photo, pas de récit de première ni de seconde main.

Je vois simplement que cette scène me poursuit. Que je l'ai mise dans un livre il y a des années, sans bien mesurer ce qui s'y jouait. Je vois que toujours mon imagination m'y reconduit, la fantasmie, la rêverie. Avec son innocence. Avec sa gravité. Avec son vertige de conséquences imprévues. Scène du désir plus fort que tous les interdits, avec sa déraison, son scandale, ses effets pendant des décennies ensuite. Scène ordinaire du désir ordinaire, avec son onde de choc ordinaire. Scène primitive, à jamais manquante, que ni Malusci ni cette femme ne sont plus là pour raconter. Matrice solaire et sombre à la fois, autour de laquelle je veux tourner, retourner, avant le jour où tous ceux qu'elle touche de près ou de loin seront à leur tour mis en terre et où ne restera plus rien là-bas que le soleil sur le lac, et les montagnes alentour enneigées, et l'eau scintillante à jamais, contemplée par d'autres amoureux en promenade sur la rive, toujours nouveaux, émus comme Malusci et cette femme avant eux de marcher l'un près de l'autre, de se vouloir – à nouveau le désir, l'irrépressible besoin de se serrer, de se fondre l'un dans

l'autre, à jamais les mêmes élans électrisant les corps, dans les siècles des siècles.

Je ne sais pas pourquoi ces deux amants-là me bouleversent. Je sais seulement que cela fut. Que ces deux bouches un jour de printemps s'embrassèrent. Que ces deux corps se prirent. Je sais que Malusci et cette femme s'aimèrent, mot dont je ne peux dire exactement quelle valeur il faut lui donner ici, mais qui dans tous les cas convient, puisque s'aimer cela peut être mille choses, même coucher simplement dans une grange, sans autre transport ni tendresse que la fulgurance d'un désir éphémère, l'éclair d'un plaisir suraigu, dont tout indique que Malusci et cette femme gardèrent longtemps le souvenir. Je sais que de ce plaisir naquit un enfant, qui vit toujours, là-bas, près du lac. Et que ce livre est comme un livre vers lui.

Mais d'abord il faut revenir au début. D'abord il faut raconter l'instant où toute l'histoire s'était mise à refaire surface, à se frayer à nouveau un chemin à travers les couches de silence sous lesquelles chacun avait pris depuis des décennies l'habitude de l'ensevelir, l'habitude ou la décision plus ou moins délibérée – à supposer qu'on puisse jamais faire avec certitude la part de ce qui a été consciemment voulu et de ce qui n'aura relevé au fond que d'un malencontreux concours de négligences successives –, une malheureuse accumulation de non-décisions plutôt que de vrais choix, quelque chose au fond comme une flemme, un ajournement toujours répété de la promesse faite à soi-même d'un matin enfin affronter la difficulté, moins un acte à proprement parler que la perpétuation d'une absence d'acte, la continuation d'une absence d'entorse à la volonté de la

famille, d'une absence de scandale, la conformation à l'éternel impératif de *ne pas faire de vagues* : quelque chose comme un ordre supérieur aux allures de glacis, chape de silence devenue invisible à force d'habitude, d'autant plus puissante que paisible, sans aspérité, sans prise, puisque tous les secrets sont faits de cette pâte innocente, habillée des meilleures intentions, parée de souci du prochain : si je ne t'ai rien dit c'était pour ton bien. Puisque depuis toujours dans l'ordre des familles le crime c'est de parler, jamais de se taire.

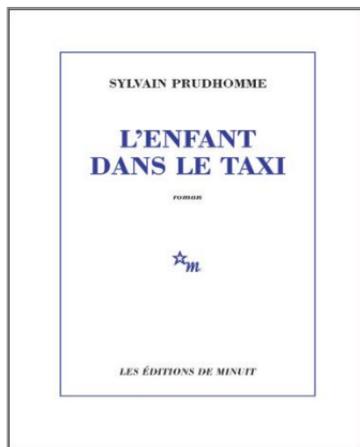
Quelque chose donc comme un pli paresseux qu'au fil des décennies tout le monde avait pris et qui avait relégué l'affaire hors du cercle des préoccupations familiales, parmi les faits que nul n'évoquait plus qu'en baissant la voix à la fin d'un déjeuner de Noël trop arrosé, au moment où ne restaient plus autour du café que ceux qui savaient, et alors à quoi bon se rappeler ces choses auxquelles plus personne ne souhaitait repenser, à quoi bon réveiller un souvenir qui commençait enfin à laisser en paix ceux qu'il avait longtemps tourmentés.

Jusqu'à cet après-midi de juillet où le secret avait resurgi là, dans cette pièce, alors que la famille au complet revenait tout juste du cimetière, se détendait, retrouvait sous l'effet des petits fours et d'un bon muscat un semblant de bonne humeur, d'entrain, les

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE NEUF MAI DEUX MILLE VINGT-TROIS
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO
IMPRESSION S.A.S. À LONRAI, 61250, FRANCE

N° D'ÉDITEUR: 7215
N° D'IMPRIMEUR: 2301736

Dépôt légal : septembre 2023



Cette édition électronique du livre
L'Enfant dans le taxi de Sylvain Prudhomme
a été réalisée le 15 mai 2023
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707349101).

© 2023 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707349125